

Collection *L'écart absolu*

PIERRE-LUC ABRAMSON
Mondes nouveaux et Nouveau Monde
Les utopies sociales en Amérique latine au XIX^e siècle

les presses du réel

AVERTISSEMENT CONCERNANT LA PRÉSENTE ÉDITION

Ce texte que nous présentons aujourd'hui au lecteur de langue française, grâce aux Éditions des Presses du réel, a déjà une longue histoire. Il est principalement le fruit de recherches menées dans les années 80 du siècle passé, puis il a été présenté sous forme de thèse devant un jury universitaire réuni à la Sorbonne en 1993. Il a alors été diffusé dans les bibliothèques des universités et des centres de recherche grâce à l'Atelier national de reproduction des thèses de l'Université de Lille III. Ensuite, il a été édité en espagnol par le Fondo de Cultura Económica de Mexico en 2000. Cette édition, largement diffusée dans le monde hispanophone, comportait déjà des améliorations par rapport au texte de la thèse. Bien sûr, depuis lors, le savoir sur l'utopie sociale dans l'histoire de l'Amérique latine du XIX^e siècle n'a cessé de progresser, et nous sommes heureux d'y avoir contribué, dans une période où la question de l'utopie, de son rôle et de sa nécessité, est devenue un enjeu idéologique majeur. De nouveaux chercheurs s'en sont occupés, en Amérique comme en Europe, qui ont donné de nouveaux livres et de nouveaux articles scientifiques. Une révision générale du livre s'imposait donc à l'occasion de cette nouvelle publication, d'autant que notre propre expérience de chercheur et nos connaissances se sont considérablement enrichies, notamment grâce à notre participation aux travaux de l'Association d'études fouriéristes.

Nous avons donc choisi, pour tenter de mettre à jour les lignes, qui vont suivre d'introduire au fil du texte les compléments, corrections ou nuances qui s'imposaient. Cela nous a conduits également à ajouter de nouvelles notes, à insérer des entrées supplémentaires dans l'index onomastique et à enrichir la bibliographie des principaux ouvrages et articles scientifiques qui ont approfondi, depuis l'an 2000, la connaissance des sujets que nous traitons.

Nous remercions particulièrement Madame Patricia Bobillier-Monnot des Presses du réel et Monsieur Louis Ucciani, de leur amabilité et de leur attention qui ont permis la réalisation de ce projet.

à ma femme, à mes fils

à mes maîtres, hispanistes
et historiens

REMERCIEMENTS

Avant tout et avant tous, nous témoignons notre reconnaissance à M. le professeur Jacques Lafaye qui, avec humour et patience, nous a fait profiter de son expérience de chercheur pour diriger la thèse qui est à la source de ce livre et nous éviter bien des erreurs. Nous témoignons une égale reconnaissance à M. le professeur Jean-Paul Duviols qui a bien voulu prendre la suite de M. le professeur Lafaye. Ses encouragements ont été décisifs, car ils nous ont permis d'achever ce travail alors que nous traversions une époque de notre vie marquée par les deuils et la désillusion.

Notre gratitude va aussi à nos collègues et amis français et latino-américains qui nous ont aidés de leur savoir, de leurs livres et de leur amitié dans cette tâche. Nous pensons à Catherine Barbazza, Pablo et Adriana Berchenko, Alain Bué, Simone et Guy César, Jeaninne Despond, Brigitte Guillaud, Françoise Huyghe, Michel Mouret, Jean-Pierre Paute et Rodolfo de Roux.

Nous savons aussi que sans la compréhension et l'amicale solidarité de l'ensemble des collègues du département d'études hispaniques de l'Université de Perpignan la thèse n'aurait pas vu le jour. Qu'ils soient à leur tour remerciés.

Nous n'oublions pas non plus tout ce que nous devons à la compétence et à l'amabilité des personnels des différentes bibliothèques dans lesquelles nous avons travaillé. Nous remercions particulièrement ceux de la Bibliothèque universitaire de Perpignan, de la Bibliothèque nationale de Paris, de l'Instituto de cooperación iberoamericana de Madrid et de la bibliothèque de l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam. Pour les mêmes raisons, nous remercions Mme Bellegueille et les employés du service de reprographie de la Faculté des sciences humaines, juridiques et sociales de l'Université de Perpignan, qui ont assuré la première réalisation matérielle de ce travail.

En dernier lieu, nous tenons à associer à ces remerciements l'Association française des historiens des idées politiques et l'Association d'études fouriéristes, et chacun de leurs membres actifs, pour l'enrichissement intellectuel multiforme que les travaux et les discussions menés en leur sein nous ont apporté.

AVANT-PROPOS

À la différence de bien des avant-propos, celui-ci n'a pas été rédigé après le corps du texte, mais à mi-chemin entre le début de ce travail de recherche et son achèvement. Nous ne croyons pas, en effet, qu'il puisse exister d'avant-propos stricto sensu, si ce n'est chez des chercheurs aux préjugés idéologiques et méthodologiques bien ancrés. Au « *caminando se hace camino* » du poète, le chercheur répond que c'est en cherchant qu'on se forge une méthode ou, plus modestement, quelques règles de travail. Mais avant de dire quelques mots sur ces règles, nous voudrions informer notre lecteur des conditions matérielles de l'élaboration de ce livre.

Tout d'abord, nous avons travaillé seul, sans faire partie d'une équipe, ni recevoir de crédits spécifiques. Nous avons aussi travaillé loin des centres de recherche ou des grandes bibliothèques. Nous avons longtemps résidé au Maroc et en Corse et les aléas de la vie ont interrompu à plusieurs reprises le cours de cette recherche, commencée en 1979. Cette solitude du chercheur de fond a été heureusement adoucie par plusieurs brefs séjours à la Casa de Velázquez et, ces dernières années, par les échanges scientifiques et intellectuels qui ont lieu au sein de trois associations de chercheurs auxquelles nous appartenons ou avons appartenu : l'Association française des historiens des idées politiques, le Centre de recherches ibériques et latino-américaines de l'Université de Perpignan et l'Association d'études fouriéristes.

L'autre limitation – car la solitude est une limitation – est que nous avons travaillé exclusivement sur les sources documentaires accessibles en Europe. Un ouvrage scientifique n'est pas le lieu pour entonner le couplet sur « la grande misère de la recherche universitaire (ou américaniste) française », d'autant que l'expérience acquise au moment où ces lignes sont rédigées montre que le mal est moins grand qu'il n'y paraît. Seule l'impossibilité, à quelques exceptions près, de consulter la presse latino-américaine des années 1840-1890 nous a vraiment gêné. La nature même du sujet, qui relève principalement de l'histoire des idées, et ses limites chronologiques, le XIX^e siècle, font que l'on trouve en Europe, avant tout en France et en Espagne, de

nombreux documents – essais, traités, pamphlets, revues, brochures, fascicules et plaquettes –, ceux écrits par les Européens sur l'Amérique, mais aussi ceux dont l'auteur est latino-américain. Ces derniers, intellectuels à cheval culturellement sur les deux mondes, résidant dans l'un puis dans l'autre, ont souvent rédigé ou fait éditer leurs écrits en France et en Espagne. Ils ont souvent aussi pris soin de déposer leurs textes publiés en Amérique dans les prestigieuses bibliothèques européennes. Le fait que les hommes, les écrits et les idées sont des réalités historiques essentiellement voyageuses et que les échanges entre l'Europe et l'Amérique latine au XIX^e siècle furent intenses nous ont été et nous sont d'un grand secours. Les premiers éléments de méthode que l'expérience nous a procurés procèdent aussi de ces constatations d'évidence.

Il nous est apparu d'emblée que tout ce qui sert de pont entre l'Europe et l'Amérique, et d'abord les hommes et les livres qui voyagent, méritaient de notre part la plus grande attention; autrement dit, selon nous, il faut s'intéresser à la diffusion des idées avant d'étudier leur réception. Les hommes voyagent dans les deux sens: nous trouvons autant d'exilés politiques européens en Amérique latine que de voyageurs et réfugiés latino-américains en Europe, particulièrement durant les événements révolutionnaires de 1848-1850. Par contre, les idées – il faut le dire sans craindre de froisser les susceptibilités, d'autant que l'histoire explique aisément cette réalité – ne voyagent que dans un sens: de l'Europe, de la France révolutionnaire surtout, vers l'Amérique. Notons que, durant la plus grande partie du XIX^e siècle, le rôle intellectuel – nous disons bien « intellectuel » – des États-Unis reste encore négligeable. Néanmoins, l'histoire des utopies sociales en Amérique latine ne se réduit pas à la reconnaissance de l'original européen dans la copie américaine, car le terrain, au sens quasi-biologique du terme, réagit en modifiant et en adaptant tout ce qui provient de l'Ancien Monde. Les modes intellectuelles subissent l'influence des croyances, des mythes et des traditions indigènes qui, eux, s'inscrivent dans la longue durée.

L'ensemble de ces considérations nous a conduit à attacher une grande importance à l'histoire des textes: à l'histoire de leur écriture d'abord (quand et dans quelles circonstances ont-ils été écrits?); à l'histoire de leurs éditions (il n'est pas si simple de déterminer la première édition d'un texte, surtout en histoire des idées où les parutions en revue précèdent souvent les publications sous forme de livre); à l'histoire de leurs traductions (qui a traduit, quelle est la personnalité intellectuelle du traducteur, quand et pourquoi¹?); enfin, à l'histoire

¹ Nous sommes conscient que l'importante question des traducteurs eût mérité un chapitre transversal de synthèse, mais cela nous aurait conduit à de nombreuses redites.

de leur diffusion (la connaissance des maisons d'éditions françaises et espagnoles, de leurs succursales américaines, de leur orientation idéologique est indispensable). Il est nécessaire, avant toute hiérarchisation généalogique des textes et des idées, d'établir cette histoire du texte, qu'il faudra, ensuite, ne pas perdre de vue. Sous cet aspect, la méthode en histoire des idées est proche des méthodes de la philologie pour l'édition des textes médiévaux. Il y faut en tout cas la même minutie.

Les textes d'origine américaine ou européenne qui ont suscité cette attention critique sont non seulement les textes proprement idéologiques, ceux qui se veulent tels, inspirés par ce que l'on a coutume de nommer le « socialisme utopique² », mais aussi les récits de voyage et les témoignages ou mémoires de ceux qui ont assisté à des épisodes révolutionnaires ou participé à des expériences communautaires utopiques. Ces deux grands types de documents posent chacun leurs problèmes d'interprétation. Nous avons utilisé les récits et mémoires avec une grande prudence, d'autant que souvent nous manquons du témoignage de la presse pour corroborer ou infirmer leurs assertions. Quant aux textes idéologiques, ils posent d'abord une grande question: que signifient les contradictions qu'ils contiennent? Nous les avons généralement interprétées de trois façons différentes. Elles semblent dues soit à l'irruption de la pulsion subjective dans le discours cohérent, soit à la répercussion dans ce discours d'autres discours contradictoires. Il se peut enfin, et cela conduit vers un autre problème, qu'elles ne soient contradictions que pour nous, lecteurs contemporains.

En effet, les textes idéologiques tendent un piège dans lequel il est difficile de ne pas tomber: comment ne pas être tenté de n'accorder d'intérêt ou de crédit qu'aux penseurs qui annoncent notre modernité, qui en paraissent les précurseurs et qui légitiment ainsi nos propres démarches par une sorte d'antériorité prophétique³? Il est incontestable, par exemple, que notre intérêt

² Nous acceptons la division désormais reçue entre socialisme scientifique et socialisme utopique, que Marx et Engels instaurèrent. Nous l'acceptons pour des raisons pratiques et non sans envie de la discuter, au moins sous deux aspects: l'autoproclamation par Marx de la scientificité de sa pensée et la présence de l'utopie au sein du mouvement ouvrier et du marxisme lui-même. À tout prendre, nous préférons parler, comme Barbosa Lima Sobrinho, dans son introduction au livre du général Abreu e Lima, *O Socialismo*, Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1979, p. 19-20, de « socialisme romantique » et de « socialisme pragmatique ». Nous emploierons souvent la première de ces expressions.

³ C'est à peu près dans ces termes que Françoise Bonardel dénonce « une fâcheuse déformation intellectuelle, propre à nos temps troublés », dans le numéro 339 de *La Quinzaine littéraire* 1^{er}-15 janvier 1981, p. 24.

pour le socialisme utopique, bien qu'antérieur à l'effondrement des régimes s'inspirant d'un socialisme qui se veut scientifique, n'a pu être que renforcé par les événements survenus à l'est de l'Europe. Une sorte de fatalité est à l'œuvre : l'histoire des idées est contaminée par son objet, se fond en lui, de même que l'histoire de la philosophie est elle-même philosophie. C'est dire l'importance de la critique externe des textes, des précautions philologiques que nous évoquions. Elles garantissent un minimum de rigueur et de véracité dans la démarche interprétative, en éliminant un certain nombre d'exégèses que contredisent des données indiscutables.

C'est dire aussi qu'il est impossible de prétendre à l'objectivité froide. Mais peut-on y parvenir en histoire, surtout lorsque entrent en jeu trois réalités qui sont trois passions de l'auteur : le socialisme, l'utopie et l'Amérique ? Nous répondrons en citant Paul Bénichou. Dans son ouvrage fondamental, qui concerne au premier chef l'utopie sociale au XIX^e siècle, *Le Temps des prophètes, doctrines de l'âge romantique*, il cerne le problème et rassure l'historien :

« On ne peut alors parler d'objectivité, écrit-il, mais seulement d'honnêteté et de probité nécessaires, sans s'interdire l'adhésion explicite à un ordre de valeurs, adhésion que nul ne peut éluder comme homme, ni affecter d'oublier comme historien, dès lors qu'il l'a adoptée comme homme, à moins de se condamner à un discours vide⁴. »

Par ces propos auxquels nous adhérons totalement, nous mettons fin à ces quelques considérations méthodologiques, en souhaitant que leur formulation à la mi-temps de cette recherche serve de boussole au chercheur, sans pour autant l'enfermer dans un système.

⁴ Paris, Gallimard, Bibliothèque des idées, 1977, p. 567.

INTRODUCTION

MONDE NOUVEAU ET NOUVEAU MONDE

Dès sa découverte, le Nouveau Monde devient le lieu par excellence de l'utopie. L'Occident maritime, immensément vide et mystérieux, était prédestiné à porter les rêves de l'homme. Déjà Platon, dans le *Critias*, avait situé son Atlantide au-delà des Colonnes d'Hercule. Le Moyen Âge peuplait cet espace d'îles mystérieuses et saint Brandan voyait le Paradis au bout de la course océane. L'Amérique, avant même de naître, était chargée de mythes et de littérature. Le Découvreur en fit les frais.

Cependant, le concept et le mot d'utopie ne naissent, dans l'esprit et sous la plume de Thomas More, qu'après la Découverte et en rapport direct avec elle¹. Rappelons que le narrateur de *L'Utopie*, Raphaël Hythlodé ou Hythlodée, est un philosophe et navigateur portugais qui se présente comme un compagnon de celui qui donna son nom au Nouveau Monde, Améric Vespuce. « Ce n'est donc pas une pure coïncidence – écrit Jean Servier² – si l'âge d'or de l'utopie correspond à celui des grandes découvertes maritimes. Chaque relation de voyage, embellie par l'imagination, a agi comme un choc culturel restreint, provoquant une comparaison, une remise en doute des valeurs de la société contemporaine. Ce sont des navigateurs qui découvrent l'île d'Utopia, la Cité du Soleil de Campanella, la Macaria de Hartlib, la Nouvelle Atlantide de Francis Bacon, la Nova Solyma de Samuel Gott ou, comme Lemuel Gulliver, des pays étranges ». Ces propos décrivent parfaitement le

¹ Il publie en 1516, à Louvain, le *Libellus vere aureus nec minus salutaris quam festivus de optimo reipublicae statu deque nova insula Utopia Opusculum vraiment merveilleux, aussi salutaire que divertissant, qui traite du meilleur régime politique et de la nouvelle île d'Utopie*. Succès immédiat et international : huit éditions en moins de quatre ans, une à Louvain, deux à Bâle, une à Paris, Florence, Venise, etc. Seule la traduction anglaise de 1551 installera le mot en tête du titre : *Utopia or the best state of a republic weale*.

² *L'Utopie*, Paris, P.U.F., coll. « Que sais-je ? » n° 1757, p. 96.

rapport qui existe entre les voyages de découverte et le genre politico-littéraire de l'utopie ; mais en ce qui concerne la découverte du nouveau continent et celle des civilisations précolombiennes, on ne saurait parler de « choc culturel restreint ». Il s'agit plutôt d'un véritable ébranlement de la conscience européenne, dont les ondes – c'est ce que nous tentons de montrer – se propageront jusqu'au début du 20^e siècle.

Il y a néanmoins, entre les deux faits majeurs que nous évoquons – découverte du continent et découverte des civilisations – une sensible différence. Certes, la connaissance des civilisations précolombiennes renforce l'image fabuleuse du Nouveau Monde, mais l'émerveillement causé par la vision paradisiaque des rivages de la Caraïbe fait place à la curiosité pour des sociétés complexes que l'on peut comparer avec la sienne, que l'on peut donner en exemple. L'Amérique cesse d'être un jardin d'Éden et devient pour la première fois le lieu où l'homme peut construire volontairement une société meilleure. Le succès des *Comentarios reales* de l'Inca Garcilaso est la source principale de cette évolution de la conscience européenne. Avec ce texte, l'utopie sociale se projette définitivement sur l'Amérique et l'utopie socialiste commence d'y prospérer, sous la forme encore actuelle et opérante de ce que nous nommerons avec Alain Joxe « l'utopie incaïque³ ».

Dès les premiers temps de la Colonie, les espoirs sociaux, religieux ou basement matériels des Européens se mêlent inextricablement et investissent les terres découvertes et conquises. Cependant, il est des lieux privilégiés plus chargés de mythes et d'espérances que d'autres : le Pérou, bien sûr, mais aussi le Mexique et, plus tard, le Paraguay. Une véritable géographie de l'utopie américaine se dessine, qui restera en vigueur au cours du XIX^e siècle. Pour comprendre comment les socialistes de ce siècle – ceux que Marx et Engels ont rassemblés *ad vitam aeternam* sous le label d'utopistes – se sont tournés vers les Amériques, il est bon de se souvenir qu'auparavant les deux grandes lignées de l'utopie occidentale s'étaient ramifiées jusqu'au Nouveau Monde.

La plus ancienne des lignées utopiques est la lignée humaniste qui part de Platon, *République* et *Critias* confondus, et qui avec Thomas More, l'ami d'Érasme⁴, revit lors des Découvertes. Or Thomas More eut des disciples et

³ V. Alain Joxe : « L'Utopie incaïque et le corporatisme de gauche », in *Critique*, Paris, Éd. de Minuit, n° 363-364, août-sept. 1977, p. 775-789.

⁴ Érasme a dédié, en 1511, son *Éloge de la folie* à Thomas More. C'est lui qui s'est chargé d'éditer l'œuvre de son ami anglais à Louvain.

des lecteurs aux Indes. Il n'est que de penser aux villages-hôpitaux modèles du premier évêque de Michoacán, Vasco de Quiroga⁵, aux projets et à la tentative de colonisation modèle du « jeune » Las Casas⁶, aux *reducciones* du vice-roi du Pérou, Francisco de Toledo, ou à celles des jésuites au Paraguay ou en Californie⁷.

La seconde lignée est médiévale et monachique. Son fondateur, le moine calabrais Joachim de Flore, prêchait l'Évangile éternel, annonçait l'Église des pauvres qui, sous la direction des moines, préparerait la Parousie. Georges Baudot dans son ouvrage *Utopie et histoire du Mexique*, nous décrit comment l'ordre franciscain dans son ensemble, et particulièrement les Douze qui, en 1524, entreprirent la construction d'une chrétienté nouvelle et purifiée au Mexique, était porteur de cette espérance sociale et eschatologique, aux implications politiques subversives⁸. Ce courant, bien qu'inaugurant un des motifs les plus communs des doctrines sociales utopiques, la tripartition de l'histoire humaine, que l'on retrouve chez Comte et Saint-Simon, est infiniment plus religieux que l'autre et, surtout, lié à des préoccupations millénaristes. Avec les Franciscains, l'Amérique devient terre d'élection de ce mélange explosif : utopie sociale plus millénarisme.

En règle générale, le Nouveau Monde ne cesse de hanter les rêves des Européens durant les deux siècles qui précèdent celui qui nous intéresse. Il est à la fois source de la pensée critique sur l'État et la société, par l'étrangeté de ses hommes et de ses civilisations, et décor naturel de cette pensée, presque son lieu commun. Il s'agit non seulement de tirer des Indes des leçons pour l'Ancien Monde, mais aussi, et dès l'origine, d'appliquer en Amérique les utopies que cette nouvelle humanité inspire. Ainsi Vasco de

⁵ V. les travaux de Silvio A. Zavala, notamment : *Sir Thomas More in New Spain, an utopian adventure of the Renaissance*, Londres, Hispanic and Luso-Brazilian Councils, 1955 ; et *Ideario de Vasco de Quiroga*, Mexico, El Colegio de México, 1941.

⁶ V. M. Bataillon et A. Saint-Lu : *Las Casas et la défense des Indiens*, Paris, Julliard, coll. Archives, 1971, p. 14-19.

⁷ V. Maxime Haubert : *La Vie quotidienne au Paraguay sous les Jésuites*, Paris, Hachette, 1967 ; et Clovis Lugon : *La République communiste chrétienne des Guaranis : 1610-1768*, Paris, Éditions Ouvrières, 1949. Le titre et l'éditeur de ce dernier ouvrage éditions de la Jeunesse Ouvrière Catholique montrent qu'en 1949 le Paraguay est encore marqué, dans la conscience européenne, du signe de l'utopie socialiste.

⁸ Georges Baudot : *Utopie et histoire au Mexique : les premiers chroniqueurs de la civilisation mexicaine 1520-1579*, Toulouse, Privat, 1977, p. 76-90. V. aussi John L. Phelan : *The Millennial kingdom of the Franciscans in the New World: a study of the writings of Gerónimo de Mendieta 1525-1603*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1956.

Quiroga était-il persuadé que Thomas More avait écrit son *Utopie* pour qu'elle fût mise en œuvre, par ses soins, au Nouveau Monde⁹. Nous voudrions nous arrêter sur un cas d'espèce de ce fonctionnement dialectique, le Pérou, dans la France du XVIII^e siècle, car il nous a suggéré une sorte de règle qui nous a guidé dans notre étude sur les utopies sociales au siècle suivant.

Le Pérou des Incas, dans la France des Lumières, dans la patrie intellectuelle des libérateurs de l'Amérique espagnole, sert de cadre à une réflexion sur le meilleur des mondes possibles. Citons, bien sûr, le *Candide* de Voltaire, surtout les chapitres consacrés à l'Eldorado, cette « ancienne patrie des Incas¹⁰ ». Ces chapitres, inspirés par la lecture de Garcilaso – toujours lui –, nous présentent ce pays comme une terre où « tous les hommes sont libres¹¹ » et où « toutes les hôtelleries établies pour la commodité du commerce sont payées par le gouvernement¹² ». Ils contrastent avec ceux qui se déroulent dans le Paraguay des Jésuites, dans lequel, selon Voltaire, « los Padres ont tout et les peuples rien¹³ ». Ajoutons au *Candide* d'autres visions utopiques de l'empire des Incas – ou plus exactement d'autres projections utopiques sur le souvenir inca – comme les *Lettres péruviennes* de Madame de Graffigny (1747), dans lesquelles Turgot est réputé avoir puisé l'inspiration de ses réformes, *La Basiliade* de l'abbé Morelly (1753), le passage concernant le Pérou dans *l'Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* de l'abbé Raynal (1770), ou encore le roman de Jean-François Marmontel, *Les Incas ou la destruction de l'empire du Pérou* (1777).

Ces textes éclairent l'origine intellectuelle de ce qui est chronologiquement la première utopie de l'Amérique indépendante : le rétablissement de l'empire des Incas. C'est dans le droit fil de l'utopie incaïque française du Siècle des Lumières qu'il faut situer les deux propositions de monarchie inca, celle faite en 1789 par Miranda à William Pitt, et celle du général

⁹ V. Vasco de Quiroga : *Información en derecho sobre algunas provisiones del Real Consejo de Indias*, texte largement cité et commenté par Stelio Cro in *Realidad y utopía en el descubrimiento y conquista de la América hispana*, Troy-Madrid, International Book Publishers – Fundación Universitaria Española, 1983, p. 53-68. Vasco de Quiroga joignit à ce rapport au Conseil de Indes sa propre traduction du latin en espagnol du texte de Thomas More.

¹⁰ Voltaire : *Romans et contes*, Paris, Garnier, 1960, p. 177.

¹¹ *Ibid.* p. 180.

¹² *Ibid.* p. 177.

¹³ *Ibid.* p. 167. Voltaire ne fut pas toujours aussi sévère, notamment aux chapitres XII et CLIV de *l'Essai sur les mœurs*, et Montesquieu fit l'éloge de l'entreprise jésuitique : V. *De l'esprit des lois*, livre IV, chap. 6.

Belgrano au Congrès de Tucumán en 1816. Un détail significatif : quelques mois avant de s'entretenir avec Pitt, Miranda avait rencontré par deux fois l'abbé Raynal à Marseille. L'*Incanato* de Miranda n'était pas seulement ce que dit Caracciolo Parra-Pérez, un « mélange arbitraire d'institutions romaines et anglaises saupoudrées de noms indiens¹⁴ », il était aussi, et peut-être surtout, la préfiguration du monde meilleur qui devait se dresser sur les ruines de l'empire espagnol.

La leçon que nous voudrions retenir de ce songe éphémère, c'est que dans cette utopie, comme dans celles qui suivront, le gallicisme mental des uns rejoint l'américanité spirituelle des autres. Autrement dit, dans toute utopie sociale en Amérique latine, il y a un moment où la culture française des Américains croise la fascination pour le Nouveau Monde des utopistes français ou, plus généralement, européens. Nous nous proposons donc de commencer notre recherche par l'étude des rapports qu'entretenaient les socialistes utopiques avec l'Amérique latine.

¹⁴ C. Parra-Pérez, M. Cabrera et R. Ronze : *Études sur l'Indépendance de l'Amérique latine*, Paris, Nouvelles Éd. Latines, 1954, p. 47.

PREMIÈRE PARTIE

LES SOCIALISTES UTOPIQUES ET L'AMÉRIQUE LATINE

« De la tourmente de la grande révolution française, qui, pendant des années a été toute l'histoire dramatique du monde, naît la méditation du comte de Saint-Simon, puis celles de ses disciples ennemis, Auguste Comte, Proudhon, Karl Marx, qui n'ont pas cessé depuis lors de tourmenter les esprits et les raisonnements de l'homme. »

Fernand Braudel, *Leçon inaugurale au Collège de France.*

PROLOGUE

Au XIX^e siècle, en France, l'Amérique n'a rien perdu de son prestige et de la fascination qu'elle exerce. Au contraire, la naissance de nations nouvelles, de l'Hudson au Río de la Plata, en fait derechef le continent où tout est possible. Elle reste l'Eldorado des conquistadores, terre d'évasion, de refuge ou d'aventure, et devient *tabula rasa* pour les utopistes de tout poil. La plus ambitieuse tentative de reconstruction romanesque de la société de l'époque, la *Comédie humaine* de Balzac, fait une place au rêve américain et à l'Amérique latine en particulier¹. Par ailleurs, c'est en France, après la Révolution, que se développe le socialisme, dans le double sens que prenait ce terme avant les bouleversements de 1848 : tout à la fois réflexion critique sur la société et doctrine de l'association. La pensée et la vie des maîtres du socialisme utopique, généralement français et donc héritiers de l'universalisme de 1789, ne pouvaient manquer de rencontrer à plusieurs reprises l'Amérique, dans sa réalité sociale ou politique comme dans son existence mythique. Leur personne et leur prédication bénéficieront du prestige de la France révolutionnaire dans les jeunes nations de l'Amérique hispanophone. Au contraire, l'influence des penseurs espagnols, et même celle du plus important d'entre eux, Francisco Pi y Margall, sera entravée par une phobie générale de l'Espagne, l'ancienne métropole qui, aux yeux des élites américaines, incarne un passé contre-révolutionnaire, obscurantiste et clérical, et qui, de plus, continue d'opprimer Cuba, Saint-Domingue et Porto-Rico.

Que les socialistes utopiques aient séjourné en Amérique comme Saint-Simon, Victor Considerant² ou Michel Chevalier, qu'ils soient à moitié

¹ Balzac, lui-même songea un instant à aller faire fortune au Brésil. V. à ce sujet André Meyer, « Le Mexique et l'Amérique latine dans l'œuvre de Balzac », in *Études mexicaines*, n° 3, Université de Perpignan, Perpignan, 1980, p. 109 à 114.

² Contrairement à ce que nous-mêmes, et bien d'autres, avons écrit, le nom de Considerant ne porte pas d'accent aigu, comme en témoigne son acte de naissance et les réactions irritées de l'intéressé lorsque l'on attribuait ce signe diacritique à son patronyme.

créoles comme Flora Tristan, ou qu'ils n'aient jamais foulé le sol du Nouveau Monde tels Proudhon et Fourier, leurs idées ne pouvaient manquer d'en trouver le chemin. Tous y furent le ferment de l'utopie sociale. Ils sont, avec les trois grands doctrinaires de la République sociale, Lamennais, Michelet et Edgar Quinet, rejoints plus tard par l'espagnol Pi y Margall, la source vive du socialisme latino-américain des années 1840-1870, lequel fut d'abord un vocabulaire, ensuite un ensemble de lectures – pas toujours directes, Eugène Sue tient parfois lieu de vulgate – et, enfin et surtout, un extraordinaire idéalisme romantique, généreux et confus. L'influence de celui qui est chronologiquement le premier des socialistes utopiques français, le comte de Saint-Simon, se fait sentir dès l'aube des mouvements d'indépendance.

CHAPITRE I

LE COMTE DE SAINT-SIMON (1760-1825)

L'arrière petit-neveu du mémorialiste fait partie de cette « génération de l'Amérique » qui joue un grand rôle dans l'histoire de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration. Aux côtés des Insurgents, pour la liberté des Treize Colonies, combattirent La Fayette, Rochambeau, de Grasse, d'Estaing, mais aussi de futurs maréchaux, Berthier, Ségur, Gouvion-Saint-Cyr, et des aristocrates qui préparèrent la nuit du 4 août, comme les comtes de Custine et de La Tour du Pin ou le vicomte de Noailles¹. On peut dire avec Maxime Leroy que Saint-Simon est né une seconde fois, en 1779, avec son départ pour la guerre d'Amérique². En fait, le futur sans-culotte naissait à la politique et l'avènement d'un nouvel État au Nouveau Monde posait devant ses yeux les problèmes sociaux, économiques et politiques que ses doctrines cherchaient à résoudre. Il en était conscient, puisqu'il écrivit plus tard dans *L'Industrie*: « C'est en Amérique, c'est en combattant pour la cause de la liberté industrielle, que j'ai conçu le premier désir de voir fleurir dans ma patrie cette plante d'un autre monde³. » Saint-Simon, ne l'oublions pas, se rend dans une Amérique qui est pour longtemps encore monolithique dans la conscience européenne. Ses deux parties, ibérique et anglo-saxonne, sont confondues dans la même aura mythique. Au demeurant, cette guerre en Amérique du Nord donnera à Saint-Simon l'occasion d'entrer en contact avec l'Amérique espagnole, et à deux reprises.

Son premier contact eut lieu en 1781, lorsqu'il fit escale à La Havane avec la flotte de l'amiral de Grasse qui convoyait vers Yorktown des renforts prélevés

¹ Maxime Leroy : *La Vie du comte de Saint-Simon*, Paris, Grasset, 1925, p. 82-83.

² *Ibid.*, p. 69.

³ In Saint-Simon : *Le Nouveau christianisme et les écrits sur la religion*, choisis et présentés par H. Desroche, Paris, Seuil, 1969, p. 86.